

« Le Père », un rôle de rêve pour Pierre Arditi

Anthony Palou

Près de quinze ans après sa création, le comédien interprète magistralement le personnage joué à l'époque par Robert Hirsch. Écrite et mise en scène par Florian Zeller, la pièce multirécompensée confirme son statut de classique.

Lorsque Pierre Arditi, il y a déjà quatorze ans, vit pour la première fois *Le Père* - avec Robert Hirsch (1925-2017) dans le rôle-titre -, il a immédiatement compris que ce personnage allait, un jour ou l'autre, être le sien. La pièce, mise en scène à l'époque par Ladislav Chollat, fut un triomphe. Elle a reçu plusieurs Molières dont celui du meilleur spectacle dans le domaine privé, celui du meilleur acteur pour Robert Hirsch et de la meilleure actrice pour Isabelle Gélinas. Quant à son auteur, Florian Zeller, nous avons suivi son irrésistible ascension jusqu'à son élection, l'année dernière, à l'Académie française. Il est considéré comme le meilleur dramaturge de sa génération, le « Petit Prince » unanimement salué par la critique et le public de Paris à Londres, de Londres à New York...

Pierre Arditi savait donc qu'il allait reprendre le rôle d'André, cet homme atteint d'une maladie dégénérative. Voilà qui est fait. La pièce, mise en scène cette fois-ci par l'auteur - il l'avait réalisée en 2020 avec le succès que l'on sait

au cinéma avec Anthony Hopkins (*The Father*) - n'a pas pris une ride : elle est devenue un classique. On pensait qu'une nouvelle version du *Père*, l'histoire bouleversante de ce vieil homme qui perd la boule, était impensable après la prestation de Robert Hirsch, le rôle ayant été écrit pour lui. Nous avions tort.

Un vertigineux labyrinthe

Pierre Arditi ressuscite ici dans la peau de ce pauvre moribond englué dans sa mémoire qui s'envase. Le comédien est prodigieux, jouant sur la corde de l'émotion sans trop en faire ; il mérite tous les éloges et si sa (dé)composition ébouriffante pouvait faire de l'ombre aux autres personnages, il n'en est rien. Il n'y avait pas seulement sur scène un acteur et un décor superbe, sobre où les objets s'effacent à mesure que la mémoire d'André se délite : Isabelle Carré, dans le rôle d'Anne, sa fille, s'y révèle une fois de plus remarquable dans plusieurs scènes. On se souviendra de celle-ci : seule face au public, elle raconte ce terrible rêve dans lequel elle étrangle son père. Il



Isabelle Carré dans le rôle d'Anne, la fille d'André, incarné par Pierre Arditi.

y a dans cette prestation toute la détresse et la bonté d'une fille démunie face à la maladie, au naufrage de l'âge.

Malgré son sujet, *Le Père* n'est pas une pièce sinistre. Elle s'arrache du pathos par de subtiles saillies « comiques » - la perte de la mémoire provoque toujours

d'irrésistibles quiproquos - et son ingénieuse construction, une montée dramatique de scène en scène. L'auteur entraîne le spectateur dans un vertigineux labyrinthe, une toile d'araignée dans laquelle il se débat comme une mouche. Il n'y a pas qu'André qui perd la tête puisque

l'auteur condamne le spectateur à vivre dans son cerveau dérangé et ne sait plus, à la fin, distinguer la réalité de l'hallucination, le vrai du cauchemar.

Pierre Arditi a trouvé ici un rôle à sa mesure. Il ne sert pas des mots comme des simples jetons. Les confrontations d'André avec son beau-fils Pierre, d'André avec son aide-soignante sont de grands moments de théâtre, chacun dans leur logique ; il n'y a plus de communication, restent des gestes, des regards. Des lambeaux. Entre André et le monde quelque chose se distord lentement, inexorablement, quelque chose se ferme et finira par se casser. André le père ressemble à une roue de bicyclette voilée. À la fin du spectacle alors que notre pauvre malade pas imaginaire réclame sa mère, Pierre Arditi chamboule la salle. C'est l'heure des larmes. Lorsque la vie se détache des contraintes du temps, l'espace se rétrécit comme dans les rêves. La mort attend derrière la porte. Florian Zeller, Pierre Arditi et Isabelle Carré : on n'oubliera pas ce tiercé gagnant. ■ Au Théâtre Édouard VII (Paris, 9^e).